

Édouard de Vimal

Architecte du patrimoine,
RL&Associés

Laure Flammang

Restauratrice,
atelier Arcoa

Ain

Redécouverte et restauration des décors peints du XV^e siècle de l'église de Saint-Maurice-de-Gourdans

Située dans la plaine de l'Ain, l'ancienne église prieurale Saint-Maurice se rattache, au XI^e siècle, au grand prieuré bénédictin de l'Île-Barbe, puis à l'abbaye d'Ainay, dont elle bénéficiera des influences stylistiques : au XV^e siècle, un grand décor est réalisé sur l'ensemble des élévations et des voûtements, redécouvert en 1946 lors de travaux de réparation. À l'occasion du chantier de restauration qui vient de s'achever, porté par la commune de Saint-Maurice-de-Gourdans, des peintures abîmées ont été redécouvertes ; leur lecture était devenue confuse à la suite de la première intervention, menée entre 1964 et 1966, selon la déontologie de l'époque (atelier Malleset).



3.



4.



5.



1.



2.

La mise au jour d'un cycle biblique

L'édifice est un « rescapé ». En effet, les rares textes d'archives nous apprennent qu'à plusieurs reprises, l'église a nécessité d'importantes réparations en raison d'infiltrations en toiture. À la fin du XIX^e siècle, le Conseil municipal vote sa démolition pour ériger une nouvelle église, plus grande. Par chance, ce projet sera abandonné par manque de financements. Celle-ci sera définitivement sauvée grâce à son classement au titre des monuments historiques, en 1909. C'est seulement en 1946, lors de travaux, que d'élégantes scènes peintes sont redécouvertes, protégées depuis des siècles par une épaisse couche de plâtre salvatrice. Au total, plus de 250 m² de décors peints sont mis au jour. Ces décors sont difficiles à dater avec précision, mais les techniques d'exécution et les accoutrements des personnages (costumes, armures, poulaines, etc.) permettent de situer leur réalisation dans le courant du XV^e siècle.



6.

Les peintures ornent la nef et le chœur, à la manière de tapisseries, et font référence aux scènes bibliques de la *Biblia pauperum* (la première scène représente la Création du monde et la dernière figure un Christ en gloire). Quinze scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament sont représentées – l'étendue et l'état de conservation en font un réel chef-d'œuvre qui touche par sa spontanéité. Les auteurs, inconnus, sans doute itinérants d'après l'aspect de certaines représentations architecturales (toits à bulbe, etc.), ont su peindre avec verve et fantaisie l'histoire biblique. Ainsi, dans la scène du Portement de croix, les bourreaux sont représentés enlaidis et caricaturés.

Le constat d'état

L'ensemble pictural présentait un état sanitaire médiocre, un aspect très hétérogène et une tonalité générale grise. Celle-ci était due à l'âge vénérable de ses peintures, au recours à des produits inadaptés lors de leur première restauration (résine vinylique) et à l'utilisation d'un chauffage à air chaud provoquant un décollement de la couche picturale et le développement de moisissures. Les repeints, très nombreux et devenus pour certains disgracieux, perturbaient réellement la lecture et faussaient l'authenticité du décor. Ce constat d'état a permis de soulever plusieurs questions, tant d'un point de vue éthique qu'esthétique. Comment intervenir sur ces peintures : fallait-il les conserver en l'état ou alléger les repeints ?

La mise en œuvre d'un procédé novateur

Les résultats d'analyses physico-chimiques du *Christ en gloire*, peint à *mezzo-fresco*, dans l'abside du chœur, ont révélé la présence de liants protéiques et lipidiques (pour la facture originelle) et des résines vinyliques et acryliques (pour les campagnes de restauration d'après-guerre). Le laboratoire Études recherches matériaux (ERM) a ainsi pu reconnaître des composés minéraux et, notamment, une contamination saline (présence de soufre). Pour des raisons évidentes de conservation, le parti pris fut d'éliminer l'accumulation des produits de restauration, avec une approche sélective concernant la question des repeints.

Tout l'enjeu était de retirer les couches superficielles, sans altérer les couches colorées, très fragiles et peintes à détrempe. La technique employée fut empruntée au nettoyage des polychromies sur pierre (micro-abrasion), par la projection d'un abrasif d'oxyde d'alumine très fin, de l'ordre de 220 mesh (correspondant à 62 microns).

Le résultat fut spectaculaire, tant au regard de la problématique de la dérestauration sélective d'un état hétéroclite, que pour des raisons de conservation de l'œuvre. Ce procédé – novateur en matière de dérestauration de peinture murale – a permis d'atteindre un degré d'intervention ajusté et maîtrisé, sans apport de matériaux qui auraient pu subsister dans l'épiderme (en raison de la réactivation des résines). Par conséquent, les techniques de nettoyage par action chimique, qui consistent à solubiliser et à éliminer des matériaux étrangers à la facture d'exécution originelle, n'ont pas été retenues.

Une fois l'ensemble dérestauré, une myriade de trous de piquetage, de l'ordre de 70 000 impacts, constellait la voûte de la nef. Ces lacunes à l'effet « peaux de léopard » altéraient considérablement la lecture des peintures. Dans un souci de rétablir une unité picturale, une approche de type illusionniste fut adoptée, à l'aide d'une retouche à l'aquarelle, en sous tonalité, structurée au trait. Chaque petit « trou » a été colmaté et réintégré jusqu'à ce que la voûte étoilée et les scènes historiées reprennent toutes leurs dimensions narratives. La dérestauration des grandes lacunes, recouvertes de repeints débordants, a donné suite à un traitement à l'*acqua sporca*, accompagné de quelques substitutions de la composition ornementale.

Entre restauration et dérestauration, une unité picturale retrouvée

Compte tenu de l'importance iconographique et picturale de l'ensemble peint – seule composante intéressante à transmettre aux visiteurs pour sa valeur historique et d'enseignement des savoir-faire – le parti de la restauration fut d'atténuer les altérations subies à divers titres et de privilégier la qualité picturale, témoin du génie humain.

Cette opération a ainsi permis de remettre en valeur un extraordinaire ensemble décoratif et d'en retrouver toute la fraîcheur et la justesse, à travers une intervention mesurée, toutefois inventive, située entre restauration et dérestauration. La force de l'expression est encore plus saisissante, grâce à la restauration des parements nouvellement enduits et à la mise en place d'un nouvel éclairage approprié. Si, par définition, il s'agissait avant tout d'une restauration en conservation, il fallait toutefois tenir compte de nombreux paramètres pour retrouver « l'esprit des lieux » : données historiques, évolution de la couche picturale, subtile intégration des lacunes, parfaite harmonie entre l'architecture et le décor, au service de l'usage actuel pour les fidèles comme pour les visiteurs, heureux de redécouvrir ce chef-d'œuvre.

É. d. V. et L. F.

Page de gauche

Figure 1
Vue générale de l'église, après restauration.

Figure 2
Architectures avec toitures à bulbe, dans la scène du Portement de croix, réintégration chromatique en cours.

Figure 3
L'Annonciation, détail de la Vierge, état en cours de dérestauration.

Figures 4 et 5
L'Agonie au jardin des oliviers, détail, avant (fig. 4) et après le traitement pictural des lacunes (fig. 5).

© Arcoa.

Ci-dessus

Figure 6
La Descente aux enfers, après restauration.

Figures 7 et 8
Le Christ en gloire, avant (fig. 7) et après restauration (fig. 8).
Fig. 7. © RL&A.

Photographies
Thibaut de Rohan-Chabot,
sauf mentions contraires.



7.



8.

Fiche technique

Maître d'ouvrage
Ville de Saint-Maurice-de-Gourdans

Contrôle scientifique et technique
CRMH/Drac Auvergne-Rhône-Alpes

Maître d'œuvre
Agence RL&Associés
(Didier Repellin, ACMH [h]) ;
Édouard de Vimal, architecte du patrimoine)

Décors peints
Arcoa (Jean-Sylvain Fourquet, directeur ; Laure Flammang, conservatrice-restauratrice de peintures anciennes)